

NIMER

François Prost

François Prost

Nimer

© François Prost, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-2017-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je ne savais pas que la douleur contient d'étranges labyrinthes, où je n'avais
pas fini de marcher.

M. Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*, p. 221 Folio / 444 Pléiade

1

*Espagne – février 201**

On a incinéré Nimer ce matin. Il avait vingt-cinq ans. J'en ai le double. Sa disparition me laisse vide et glacé, au bord d'un néant où je vois par avance glisser ce qui me reste de vie. Je ne sais même pas au juste pourquoi j'écris ceci. Je ne suis pas un écrivain. Je ne crois pas que l'écriture compense la perte, ni qu'un tombeau de mots vaille rien face à la présence sensible et chaude, que je ne retrouverai jamais. Peut-être, et précisément parce qu'écrire n'est pas pour moi une activité familière, tracer ces lignes est-ce d'abord une simple diversion, le moyen qui m'est venu en tête, de retour du crématorium, d'échapper à l'angoisse et à la folie, une manière d'imposer un semblant d'ordre et de contrôle à mes pensées et sentiments quand l'horreur de la privation me conduirait à hurler comme une bête, me lacérer le visage et me taper la tête contre les murs. Au fond, ni l'une ni l'autre attitude n'a plus de sens ni ne constitue un meilleur hommage à celui que j'ai perdu. Tout au plus, la voie que j'emprunte me permet-elle de sauvegarder une apparence de dignité – mais de cela je n'ai pas plus le souci que du reste. Peut-être est-ce simplement la peur de me perdre à mon tour comme noyé dans cet océan de chagrin aux eaux noires qui menacent à chaque instant de me submerger, dès que je cesse de faire usage de ma raison, d'édifier des petits monticules de phrases comme des barrières contre le flot des sentiments aveugles et sourds qui m'entraîneraient dans leur chaos.

Lorsque, par cet effort de contrôle sur moi-même, je parviens à imposer un début d'ordre au chaos où m'a jeté le chagrin, je commence à entrevoir ceci : à mon âge relativement avancé – *a fortiori* par contraste avec le sien – la rencontre avec Nimer m'a ouvert la porte d'un monde de désirs et de plaisirs, d'une plénitude d'expérience sensuelle et amoureuse dont je n'avais à ce jour pas soupçonné l'existence, ou plus exactement dont je n'avais eu jusqu'alors qu'une conscience abstraite, seulement l'idée vague et lointaine de quelque chose d'étranger à ma vie, où cette chose n'avait pas de place, une sorte de fantôme de roman ou de film sans connexion avec la réalité. Mais le revers de cette médaille

est l'intensité également inconnue de moi et exactement inverse de la souffrance que m'inflige cette perte, à laquelle aucun chagrin précédent ni d'amour ni de deuil ne m'a préparé en approchant même de très loin de cela que je vis actuellement. Je souffre à la mesure de ce que j'ai aimé, sans avoir, avant ces derniers mois, eu l'idée qu'il était vraiment possible de connaître autant de bonheur et de subir un tel désastre, et à l'heure actuelle je ne sais encore si je dois me résigner à ceci comme le prix à payer pour avoir eu la grâce de vivre cela, ou s'il n'aurait pas mieux valu continuer d'ignorer l'un pour rester à l'abri de l'autre, cette dévastation de tout mon être.

Lorsque je relâche l'effort de raison auquel je m'astreins en écrivant ces lignes pour mettre le mal à distance, je me fais l'effet d'un supplicié à qui on arracherait un à un des lambeaux de peau et des morceaux de chair. Et je ne trouve en moi dans ce paroxysme de douleur aucune ressource d'héroïsme, aucune illusion de grandeur morale, moins encore la vanité du courage. C'est une souffrance insensée, démente et laide qui me met en pièces et que je n'ai pas la force de supporter. Ce que je peux alors recouvrer de sens et de lucidité entre deux vagues de terreur et d'agonie me fait souhaiter que ç'ait été moi que la voiture ait percuté et lui qui ait continué de vivre. Ç'aurait été l'ordre des choses que le plus jeune survive au plus âgé, si les choses avaient un ordre, mais j'ai appris qu'elles n'en ont pas. Dans ce souhait absurde je ne suis même pas sûr de pouvoir en toute bonne foi affirmer que n'entre que l'esprit du sacrifice de soi au profit de l'être aimé, sans une part au moins de la lâcheté qui calcule que, mort à sa place, je n'aurais pas eu à connaître l'intolérable douleur de l'avoir perdu, après avoir trouvé avec lui et en lui tout ce que je peux aujourd'hui concevoir que la vie donne de bonheur à un homme. Et ce soupçon à mon propre égard renforce ma désolation et mon avilissement.

Je me vois comme me couvrant la tête de cendre, me roulant dans la poussière et me déchirant les joues de mes ongles, mais pour aucun effet ni de soulagement ni de consolation, et sans pardon de la faute d'être le survivant à la place de celui qui aurait dû l'être. Je sais qu'un jour, proche ou lointain, le travail de deuil se fera, que je le veuille ou non, mais à l'heure actuelle ce ne sont que des mots vides de sens et je ne peux concevoir d'espoir de sortir jamais de ce tunnel noir autrement que comme une enveloppe vidée de sa substance, un spectre parmi les vivants. Nimer en mourant a emporté tout ce qui faisait ma vie. Et je ne sais pas si j'ai la force de ne pas lui en vouloir.

2

Pour moi, Nimer était toute la beauté sur la terre. J'ai conscience de ce que cette affirmation a de mièvre ou ridicule. Mais je n'ai pas d'autres mots pour exprimer ce ravissement qui m'a d'emblée saisi. C'est curieux, et à bien des égards incompréhensible, ce sentiment si subjectif de la beauté. Certes, objectivement, Nimer était un jeune homme très bien fait, au corps fin et musclé tout en grâce naturelle, aux traits réguliers et harmonieux ; un délicieux sourire, des yeux sombres vifs et expressifs. Mais tout le monde ne se serait sans doute pas accordé avec moi pour le trouver ainsi désirable que je l'ai fait, au-delà de toute expression et de toute raison, et je ne cherche ni à m'expliquer ni à justifier auprès de quiconque ce bouleversement de tout mon être où me jetait le simple fait de le regarder, de suivre ses mouvements, ses gestes, d'entendre sa voix, son rire. Dans ma carrière amoureuse, je n'ai pourtant pas été privé de beauté masculine. Avec elle la jeunesse et tous ses charmes ne m'ont pas non plus manqué. Mais la beauté de Nimer me semblait se placer sur un autre plan, être d'un autre ordre que ces séductions familières, tout en différant aussi bien des perfections purement plastiques des canons de beauté bodybuildée présentés par la publicité et la pornographie : ceux-ci, en comparaison, aussi froidement lointains, artificiels et étrangers qu'un reflet inanimé en contraste avec la mobilité du vivant. Et comme j'apprenais à le connaître il me semblait que sa beauté s'approfondissait encore de l'accord que j'y découvrais entre les linéaments de son corps et l'expression de sa personne à travers eux. De sorte que je n'ai cessé de vouloir le posséder comme un bien infiniment précieux, dont l'éloignement m'était une souffrance, et dont la proximité m'inspirait un désir inextinguible de contact et de caresses qui n'aurait trouvé sa pleine satisfaction que si j'avais pu de toute la surface de mon corps adhérer à toutes les parcelles du sien, et y rester collé pour toujours. Après l'accident, la vue de son visage blessé m'a inspiré, comme son souvenir m'inspire encore, l'horreur d'une profanation de ce que la vie m'avait offert d'authentiquement sacré, et que je m'étais pris à adorer. J'avais fait de lui mon dieu. Je sais que c'est ce que j'ai fait de mieux dans ma vie.

Nimer, qui pouvait avoir des timidités d'enfant, était aussi capable, dans les choses du désir, de déconcertantes audaces. Et c'est grâce à l'une d'elles que nous sommes devenus amants, d'une manière plus soudaine et certainement plus scabreuse que je ne l'aurais alors imaginé. C'était au printemps dernier. À la fin de l'hiver, j'avais mis un terme à une relation non pas déplaisante mais sans grande joie. Ma nouvelle liberté, stimulée par le retour des beaux jours, m'incitait à sortir plus qu'à mon habitude, retrouvant quelque chose de l'étourdissement de plaisir qui avait enveloppé ma jeunesse. Notre première rencontre se fit dans un escalier d'immeuble que je gravissais pour rejoindre assez tard dans la nuit une fête que Nimer quittait en compagnie de deux amis. Je ne pouvais qu'être sensible à la beauté, en bloc, de ces trois jeunes hommes peu vêtus, dont j'apprendrais plus tard qu'ils étaient danseurs dans la même troupe attachée à un groupe de musique assez célèbre. Mais lorsque nous nous sommes croisés, tout s'est passé comme si les deux autres charmantes créatures s'estompaient dans un arrière-plan de décor sur le fond duquel, pour moi, seul Nimer se détachait dans toute la densité de son corps, la précision de ses traits et la netteté de ses expressions. C'était comme si son image m'avait littéralement frappé, pour venir s'imprimer en moi, et aujourd'hui encore je ne sais pas bien dire pourquoi c'est lui de cette aimable petite bande (que plus tard je surnommerais « les trois Grâces ») que mon désir a distingué avec l'immédiateté et presque la violence d'une évidence excluant tout autre choix, toute autre possibilité.

À mesure que nous nous éloignons l'un de l'autre, moi montant lui descendant l'escalier, nous ne nous sommes pas quittés du regard, avec de son côté une attention grave, et sur son visage une expression étrange, que je peinais à déchiffrer. Ç'aurait pu être l'occasion de méditer sur la réalité du mythique « coup de foudre », mais je me souviens que j'étais d'abord et surtout contrarié de voir filer une proie si appétissante, aussi irrité contre l'orgueil mal placé qui m'interdisait de faire volte-face pour poursuivre le bel inconnu, au risque d'une cuisante déconvenue, surtout devant ses allègres acolytes. Mais le même orgueil se consolait de l'intérêt que ma personne avait semblait-il inspiré audit inconnu, ne fût-ce qu'au cours de ces quelques instants sur l'escalier, et c'est enveloppé

des brumes de la vanité satisfaite que j'ai rejoint la fête où j'avais prévu de finir la soirée. Je me suis laissé bercer du contentement de soi que peut inspirer à un homme de mon âge la preuve que l'entretien scrupuleux de sa forme physique, joint à la chance d'être peu marqué par le passage des ans, lui permet d'être encore objet de désir, en particulier aux yeux de ceux qui éveillent le sien et sont de leur propre personne les plus en droit de se montrer difficiles. Cependant quelque chose dont je ne savais pas s'il était plus excitant ou agaçant s'attachait au souvenir de ce corps et de ce visage croisés dans l'escalier, que peut-être je ne reverrais jamais. J'aurais certes pu, aussitôt franchi le seuil de l'appartement, interroger notre hôte commun sur l'identité du jeune homme qui venait de quitter la soirée, mais j'en fus retenu par une sorte de ridicule à m'avouer en chasse d'un gamin inconnu d'une vingtaine d'années. Je n'avais pas hâte d'aller grossir les troupes des vieux satyres courant après les frais sylvains. Il était déjà tard, et cette espèce de rigidité un peu lasse que le temps impose aux vies sans surprise me portait plutôt à m'en tenir au projet de passer une ou deux heures en agréable compagnie à cette soirée avant de rentrer chez moi – ce qui ne m'empêcha d'ailleurs pas d'agrémenter ce retour d'une compagnie plus intime, aussi éphémère qu'insignifiante. Le néant à quoi se ramenait cette jouissance mécanique n'était toutefois pas fait pour me faire oublier l'inconnu de l'escalier, et je passai les jours suivants partagé entre les dissipations et occupations du quotidien, et des moments comme d'absence, où je décrochais de cette routine pour rejoindre en pensée et presque à mon corps défendant un regard curieux et qui paraissait songeur, et un profil affiné glissant avec une souplesse de félin le long d'une rampe de fer forgé.

Mais je n'eus pas à me perdre longtemps dans ces rêveries momentanées. La fin de la semaine arriva, et je me rendis à une autre soirée au sein du même cercle d'amis que j'avais un peu perdus de vue ces dernières années, et en compagnie desquels je renouais avec les plaisirs des festivités gays qui éclataient alors un peu partout dans la ville, stimulées à la fois par l'approche de l'été et l'excitation, un peu surfaite, produite par celle de la Gay Pride, dont c'était la période. Espérais-je retrouver là le gracieux inconnu du week-end précédent ? Sans doute pas de ferme intention, mais la possibilité n'en était pas exclue puisque cette autre fête réunissait pour partie les mêmes personnes. J'étais arrivé sur les lieux – une luxueuse villa de la périphérie résidentielle – assez tard, la soirée déjà bien engagée, les salles de réception, la terrasse et les jardins

densément peuplés d'une foule mêlée d'âges et d'états divers comme les aimait notre hôte, et il n'y manquait pas l'abondance de beaux objets offerts aux regards et ouverts aux entreprises galantes, le tout baignant dans une ambiance saturée de musique forte et d'appétits sexuels. Sans vraiment chercher, je gardais l'œil ouvert, pour le cas où. Et de fait, arriva le moment où je vis à l'autre bout de la terrasse le séduisant jeune homme, en compagnie de l'un des deux compagnons de sa première apparition. Mais je n'eus pas le temps de m'assurer qu'il m'avait vu, moins encore de me manifester. Un invité un peu éméché renversa sur mon bras son verre d'une boisson sirupeuse et poisseuse. Étant en manches courtes j'avais seulement à me laver le bras, ce pour quoi je m'éclipsai rapidement vers la plus proche salle de bain, irrité contre le maladroit, exaspéré de devoir quitter précipitamment la scène qui venait de s'enrichir d'un intérêt tout nouveau, et bien résolu à expédier au plus vite ce débarbouillage pour me mettre en chasse, fourbissant déjà la batterie habituelle des armes de drague.

Je finissais mes ablutions penché sur le lavabo lorsque je sentis un mouvement et une présence dans mon dos à la porte que je n'avais pas pris la peine de fermer pour un si rapide passage au lavabo. Je relevai la tête et dans le grand miroir mural devant moi je vis l'inconnu qui m'observait dans le même miroir en appuyant son dos à la porte pour la refermer, puis, le visage grave comme je le lui avais vu l'autre nuit, d'un geste résolu et précis, tourner la clé dans la serrure. Sans quitter des yeux mon propre regard dans le miroir, il s'est détaché de la porte et approché de moi. Ce qui s'est passé ensuite aurait aussi bien pu se dérouler en rêve. Sans un mot d'échangé entre nous, il est venu se coller à mon dos tandis que je restais légèrement penché en avant avec les mains posées au rebord de la vasque, il a passé les bras autour de mon torse, et très lentement, a resserré son étreinte en se penchant lui-même vers l'avant jusqu'à appuyer sa joue contre mon épaule, le visage tourné vers mon cou. Je ne voyais plus dans le miroir que le dessus de sa tête inclinée, ses cheveux courts très noirs, ses deux bras m'enserrant, ses mains posées l'une sur mes côtes l'autre sur ma poitrine, le reste de sa personne caché par mon propre corps, plus grand et large que le sien. Il est resté ainsi un certain temps, que je ne peux pas estimer, probablement plus court en réalité que le plaisir que j'ai pris à ce contact silencieux me l'a fait paraître. J'étais moi-même sans mots, sans voix. Avec une sorte de précision maniaque et insensée, mon attention s'était fixée sur le rythme lent de sa respiration, en partie entravée par le fait qu'il ait placé son visage au creux de mon cou, contre lequel je sentais son souffle. Puis cette respiration s'est